

un métier

CRENADIÈRE



Étude: Danielle Bory

1994

Dessins: Édouard Crozier

Que peut bien faire une "grenadière" ? Imaginez... Aujourd'hui on l'appelle : brodeuse militaire sur cannetille. Etes-vous mieux renseigné ?

Brodeuse militaire... Le premier mot évoque des doigts fins, une vue aiguisée, la minutie, la patience, des créations aux couleurs tendres. Le deuxième c'est plutôt bruit et fureur. "Paix et guerre" !

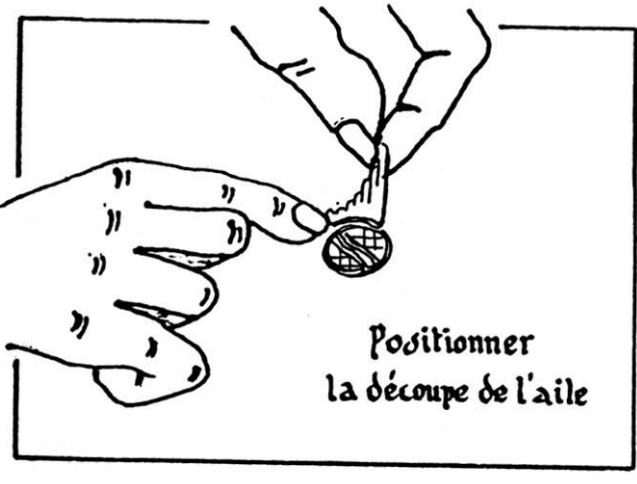
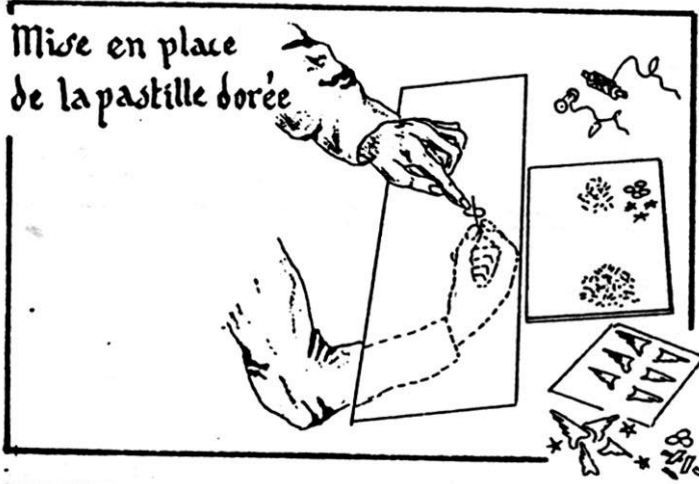
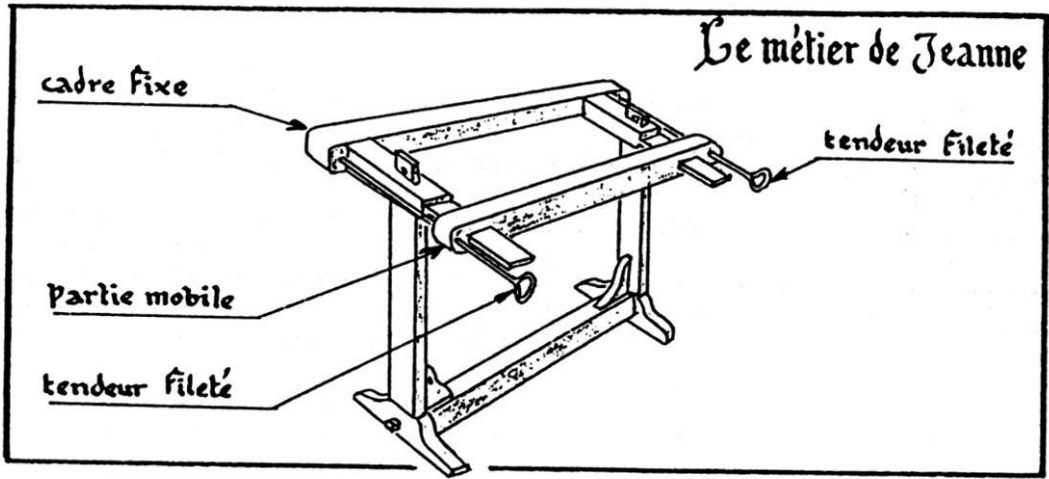
Commençons par militaire puisqu'à l'origine c'est l'armée qui porte "la grenade". Elle ornait les uniformes des soldats du génie et des sapeurs-pompier. De la grenade on est passé à tout ce qui est broderies ajoutées aux uniformes. Elles scintillent sur les képis, calots, casquettes, épaulettes, revers de manches, de poches... des hommes et des femmes en uniformes civils ou militaires.

Il devrait y en avoir du travail pour les grenadières !

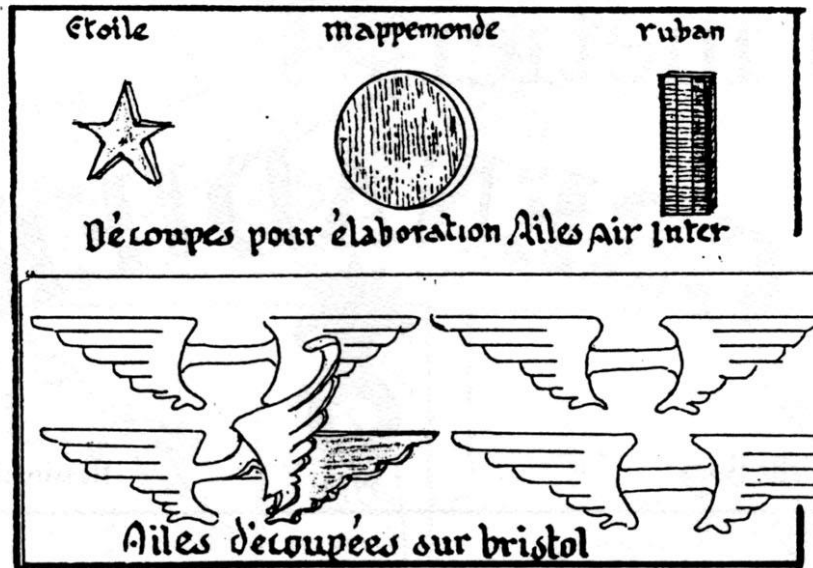
*
**

La grenadière forézienne était une femme d'agriculteur, souvent. Elle habitait surtout le canton de Noirétable. Des centaines de femmes travaillaient à domicile. Cela leur permettait d'augmenter leur maigre budget. Nous avons rencontré deux grenadières en activité. Elles ont bien voulu nous montrer comment elles réalisaient ces merveilles.

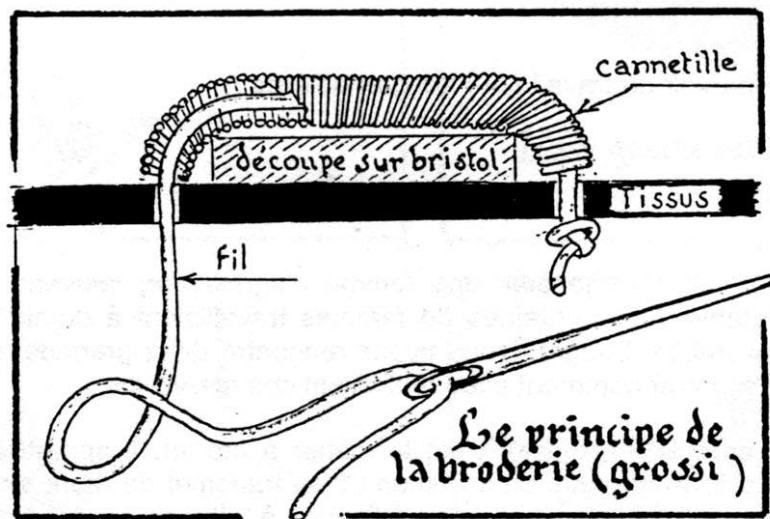
Le premier croquis (ci-contre), c'est le métier à broder. Il appartient à l'ouvrière et a été fabriqué par un artisan régional ou son mari ; il se transmet de mère en fille. Il est installé près d'une fenêtre. Une toile neuve et encollée à l'eau et à la farine est solidement fixée sur ses deux longueurs, et tendue.



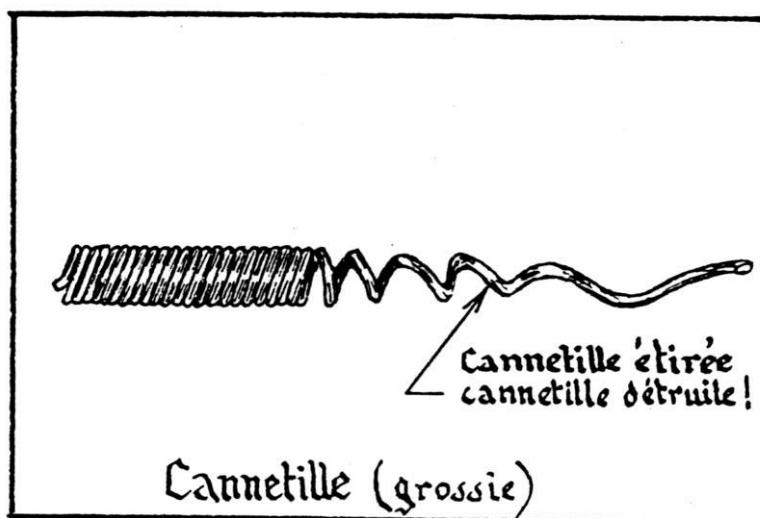
Sur cette toile, la brodeuse dispose des rectangles de drap, couleur de l'uniforme. De petits sachets, elle sort des "découpes" en bristol. C'est fragile, léger ! Ne pas éternuer !



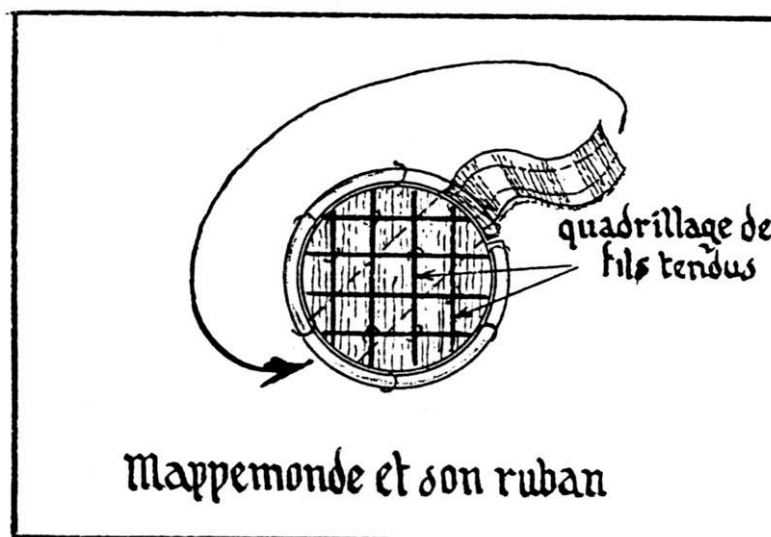
Ces découpes sont cousues par quelques points au drap et à la toile superposés (croquis 2 et 3). Elles servent de support, assurant le relief du motif. Elles sont recouvertes de jazon et de cannetille, de paillettes d'or, d'argent ou de laiton mat ou brillant.



Jazon et cannetille sont de longs ressorts, très fins. Ne pas étirer, sinon ils sont morts ! Ça glisse, s'échappe, se mêle comme des anguilles. La grenadière en rassemble plusieurs longueurs qu'elle tronçonne aux ciseaux. Cela s'étale sur un plateau posé sur le métier (croquis 2).



Le geste, l'oeil, évaluent les bonnes longueurs. Elle enfle une aiguillée qu'elle cire ou paraffine ; le fil glissera mieux et se nouera moins facilement. Sous la toile la main droite pousse l'aiguille (croquis 2). Quand elle apparaît, - au bon endroit, du premier coup ! - la main gauche la tire. Du bout de l'aiguille, fine, fine, elle cueille sur le plateau un brin de cannetille (croquis 4) qui glisse le long du fil. Et elle enfonce l'aiguille, l'inclinant suivant l'angle juste pour amorcer sur la découpe une courbe, et donner au métal le reflet désiré sur les plumes, les flammes, les étoiles (croquis 5, 6, 7).



En vingt minutes nous avons vu naître la grenade de la Légion étrangère ; en une heure l'insigne des hôtesse d'Air Inter. La finition veut des paillettes, un peu de fil noir pour rehausser l'or, un ruban tricolore... Mais pas de fantaisie ! La brodeuse doit s'en tenir rigoureusement au modèle. Le travail terminé, les écussons jettent tous leurs feux sur le métier, on peut rêver aux beaux uniformes militaires !... Alors la grenadière coupe la toile sur les deux longueurs du métier

et sépare chaque insigne ; une autre ouvrière, ailleurs, leur donnera leur forme définitive. Mais comment ce travail s'est-il implanté chez nous ? Ce sera l'objet d'autres recherches...

Ce que nous savons c'est que la matière première et la tâche étaient distribuées par un donneur d'ouvrage à qui l'on rendait l'ouvrage terminé. Cet intermédiaire faisait le relais avec un atelier de fabrication d'uniformes à Paris, à Toulon... Dans notre région, la société Arthaud, à Noirétable, brode encore les habits des académiciens ; elle emploie une de nos deux grenadières et quarante autres brodeuses. Le travail est soumis aux commandes plus ou moins abondantes et pressées des clients "uniformisés". La grenadière peut chômer plusieurs semaines ou travailler de longues heures.

Aujourd'hui c'est la poste qui joint l'ouvrière à son atelier. Le rôle du donneur d'ouvrage est fini. Elle reçoit, avec les matériaux, un modèle exécuté par une ouvrière experte : temps et matériaux sont comptabilisés. Elle devra réaliser quelques pièces "à perte" avant de rentabiliser son travail payé à la pièce. Elle gagne le S.M.I.C. si elle est habile, rapide, et arrive à broder six heures par jour. Cependant après deux heures d'immobilité devant le métier, il faut bouger, le dos et la vue l'exigent. Sur un carnet personnel elle note ses travaux et leurs coûts. Elle a une fiche de paye et aura droit à la retraite de la sécurité sociale, complète, si elle a travaillé régulièrement.

Voilà pourquoi il n'y a presque plus de grenadières à domicile en 1994 ! On ne voit plus trotter sur les chemins les enfants qui allaient rendre à l'intermédiaire le travail de leur maman. Une habitante d'Ailleux, fille de grenadière, s'en souvient. On ne forme plus d'apprenties chez nous. Et pourtant les uniformes rutilent ! Deux hypothèses pour expliquer cette situation :

- Ce travail est "délocalisé", les ouvrières des pays dits "en voie de développement", aux doigts aussi habiles que les Foréziennes mais moins exigeantes quant aux salaires et aux conditions de travail, s'usent le dos et la vue à leur place.

- La broderie mécanique moins belle mais moins chère satisfait ceux qui n'y regardent pas de si près.

Voilà pourquoi ce métier d'art et de tradition un peu secret, transmis de mère en fille, se perd comme se sont perdues la confection des chapelets, des gants crochetés, la dentelle aux fuseaux et bien d'autres.

Danielle BORY

